

# Récit de Madame Flambard Jeannine

Jeudi 1<sup>er</sup> juin 1944

Une dizaine de bombardiers commencent à survoler Ouistreham et les alentours, nous attendons et à 16 heures 30 une vingtaine de bombes s'abat sur le village.

Je suis au bureau de poste où je travaille, étourdie et ahurie, je me retrouve sous une table couverte de débris de toutes sortes, mais sans une égratignure.

Affolée je cours vers la maison, mais il n'y a rien au port; les deux écoles des filles sont rasées mais aucune victimes, le quartier derrière le presbytère : le vieux cimetière, la ferme à Bisson ... tout est écrasé, huit morts seulement, par bonheur c'est le soir, les escadrilles d'avions continuent de passer, nous décidons d'aller coucher à Lion sur Mer qui est plus calme.

école

2

### 2.3.4.5 juin

Alertes sur alertes, la tension nerveuse augmente nous ne mangeons plus, nous attendons quelque chose sans savoir quoi. Le 5 juin au soir nous repartons encore coucher à Lion.

Nuit du 5 au 6 très agitée nous avons l'impression qu'un tonnerre nous roule sur la tête (nous le saurons plus tard ce sont les planeurs qui parachutent des hommes à Ranville, Bénouville). Nous faisons chaque jour 12 kms pour dormir. Après une dizaine de nuits dans l'abri ce n'est pas du luxe

6 juin

6 heures 30 du matin, il faut se lever pour partir. Des gens courent et crient dans la rue :

*« venez voir les bateaux en rade ? Mais ce sont eux ! »*

Minute d'excitation et de joie délirante ( nous ne savons pas encore ce que c'est !!) nous courons sur la route de la plage qui est déjà barrée et nous avons le temps d'apercevoir le spectacle : une nuée de bateaux de tous calibres à 1 km à peine en mer !

bateaux

Nous revenons vite à la maison... Mais le clairon qui sonne l'alerte nous arrête, quelques obus sifflent, une femme passe affolée en disant : « *il y en a déjà un du côté de l'église* », nous ne savons pas où il y a des abris !

Heureusement nos voisins compatissants nous aperçoivent et nous appellent dans leur tranchée ; il est temps car la danse commence.

Jusqu'à 8 heures nous restons sous un feu nourri de la marine.

3

Nous sommes une vingtaine dans une petite tranchée conçue pour 10.

A 7 heures 30, deux vieilles dames traînées par deux petits vieux nous tombent sur le dos en hurlant que tout s'écroule et fume.

Les explosions se rapprochent et nous allons passer un mauvais moment : un obus de gros calibre arrive et éclate à 2 mètres de l'entrée de l'abri, les éclats sifflent sur les marches, je suis sur le bord avec papa et Madeleine, nous ne comptons plus les coups.

C'est affolant effrayant, je ne trouve pas de qualificatif convenable. Tout le monde prie, je vous assure ! ( pour ma part, j'ai promis d'aller à Lisieux à pied, à la Délivrande à pied et pieds nus... Madeleine doit m'accompagner à Lisieux, si on en sort indemne).

Il y eu une cinquantaine de points de chute dans un rayon de trente mètres autour de l'abri et ce n'était pas de petits obus.

Nous étions à une centaine de mètres du carrefour par où allait arriver les soldats et les chars débarqués, et aussi près du château seul point de Lion avec des blokhaus, et ceux de la mer qui abritaient des soldats allemands,

Les anglais le savaient et le château était continuellement visé.

A 13 heures papa qui regardait a chaque instant dehors, nous crie : « *les Anglais les voilà* ». Tout le monde sort et se bouscule ! Grands gestes d'amitié et cris de bienvenue ! Papa serré de près par Madeleine va leur dire bonjour, moi agrippée par maman je ne bouge pas. Ils repartent mitraillette au poing, tout le monde disparaît... 20 minute, puis ½ heure passe, calme plat nous n'entendons plus rien ! Madeleine décide une reconnaissance au carrefour, elle part et promet à papa de revenir tout de suite.

anglais *groupe*

4

A peine était elle au carrefour qu'une volée d'obus arrive ! une maison s'écroule et nous avons l'impression qu'elle est dessous. Les Allemands du château une quinzaine environ, font une sortie... c'est la guerre des rues dans toute son horreur ! nous sommes au milieu de tout ça. Derrière l'abri un galop précipité, « ce doit être les anglais » dit papa, et juste au moment nous apercevons une trentaine d'Allemands rampant face à nous, des coups de feu s'échangent au dessus de nos têtes, un grand gaillard Allemand, approche et sans savoir ce qu'il allait faire tire deux coups de fusil dans la tranchée, en hurlant, je ne sais quoi il prépare ses grenades, papa sort dehors les bras en l'air, et nous sommes tous obligés de sortir parmi les rafales de mitrailleuses, conduits à l'entrée du château par ce grand type a face de brigand, un officier sans doute menace papa de son revolver et lui dit dans un mauvais français, « *vous bas parlé aux tommies gompris* » ? et nous pousse sans ménagement sur la route de Cresserons. Tout cela se passe parmi les coups de feu, car on se bat dans les champs dans les rues, nous arrivons devant la maison où nous croyons Madeleine ensevelie, sans pouvoir s'arrêter, et nous voilà partis !

Quelques cadavres sur la route, des cris, des tireurs couchés, a genoux, partout dans la rue derrière les camions !

Le rue est jonchée de branches d'arbres, descendues par les éclats d'obus, nous essayons de courir, car il faut traîner maman qui est prise de suffocations (elle a une maladie de cœur).

Au dessus de nous, les avions, toujours des avions dont nous avons une peur terrible !

Nous sommes toujours parmi les convois d'Allemands sur le pied de guerre.

bonsoir allemands -

ou Route dévastée

5

Sur une petite hauteur, près de Cresserons, nous apercevons la mer, nous courons toujours, partout il n'y a que feu et fumée.

Une escadrille de bombardiers lourds va vers Caen et par là aussi feu et fumée ? Toujours les allemands qui nous regardent, sans comprendre.

Arrivés à Cresserons qui vient d'être bombardé, nous essayons de gagner Plumetôt où papa connaît des fermiers, qui nous accueilleront sûrement, mais un homme affolé devant sa maison en ruines nous crie : « **Plumetôt brûle, n'allez pas par là !** » Nous repartons parmi les trous de bombes, comme des bêtes traquées, nous ne sommes plus qu'une dizaine les autres sont restés dans un fossé. Nous rencontrons toujours des soldats Allemands qui nous regardent, nous en avons très peur depuis que nous avons vu les autres.

Nous évitons les routes car des convois de tanks se dirigent vers la mer et toujours des avions qui survolent en quête d'un mitraillage, nous sommes donc à travers champs. Seul papa est chaussé, maman a de vieux chaussons et moi des semelles de bois, j'ai les pieds en sang, je marche pieds nus.

*touk*

Nous arrivons à Anguerny, nous ne sommes plus que tous les trois. Tout le monde nous entoure, maman et moi sommes en pleurs, car nous croyons Madeleine morte.

Rejoint par certains de nos compagnons de misère, nous rentrons dans une ferme pour demander de l'eau. Là, une bonne odeur de cuisine, nous rappellent que nous avons faim. (Nous n'avons rien mangé depuis le lundi midi, nous avons soupé d'une alerte, le matin bernique ! comme de bien entendu), et il est 13h.

6

La fermière brave femme nous distribue une tartine de pain à chacun et nous repartons ; le fermier nous guide à travers champs vers la route de Caen que nous pensons rejoindre.

Nous arrivons à Anisy, là, c'est la panique ! Les heureux veinards restés chez eux s'inquiètent car ils n'ont pas de pain.

Les routes sont barrées un peu plus loin, nous arrêtons pour reprendre souffle et voir ce que nous allons faire.

Harassés de terreur et de fatigue, nous allons chez un fermier réputé « bon français ». Là en effet, le brave homme, à la demande de papa, nous laisse entrer, il prête même des outils à papa qui en 2 heures, après un travail acharné, nous creuse une grande tranchée.

Nous la couvrons avec des fagots, et nous pensons enfin prendre un peu de repos. Nous sommes transis, à peine vêtus, moi, j'ai sur le dos une jupe, un corsage et un manteau, je ne sais pas comment je l'ai pris d'ailleurs.

Nous grelottons de froid de faim, et avons une drôle de sensation qui nous étreint la gorge. nous réussissons à nous endormir dans la paille

Soldats

Le soir un avion isolé lâche ses bombes et une troupe de gens qui traînent des valises arrive en criant, une mitrailleuse pétarade pas loin, quelqu'un court « *anglais ou allemands* » ?

Puis une rafale arrive, les balles sifflent dans les fagots, pas de doute ils se battent dans notre champ ! Nous passons la nuit debout. Heureusement tout se calme jusqu'au matin.

7

La journée suivante et un peu plus calme. La plaine au loin est couverte de camions, de tanks anglais, mais il ne se passe rien

Le soir arrive plusieurs personnes repartent chez eux, peut-être pourrions-nous dormir ?

Mais vers minuit, une grosse émotion : un avion allemand touché passe très bas, un bruit infernal, une explosion terrible ! Nous sommes jetés à terre, l'abri tangué ; il vient de jeter ses bombes à 20 mètres de nous au bout du champ où nous sommes. Nous nous relevons et remercions le ciel de nous avoir épargné !

Heureusement l'avion s'abat plus haut complètement au bout du champ.

Calme plat jusqu'au matin. A 7 heures, deux Canadiens passent, ils explorent et nettoient les alentours, une patrouille à cerné la ferme et le champ, mais les Allemands ont filé un peu plus loin dans le bas de Mathieu.

Maman et une dame demandent au fermier quelques patates, nous sommes autorisés à les faire cuire dans l'étable. Il faut les manger sans sel à jeun à 7 heures du matin ! La veille à midi, nous avons mangé un œuf et rien d'autre qu'une tasse de lait le soir.

Sous un soleil de juin très chaud, nous tremblons de froid et de faim, nous trébuchons dans l'herbe car nous ne sommes pas solide sur nos jambes.

Je crois que je n'oublierai jamais cette sensation de creux et de froid à l'estomac ! Vers 11 heures après discussions, nous décidons de regagner au moins Anguerny, il est préférable de nous rapprocher de la mer maintenant ?

~~Page~~ 50

152  
des 177

8

Après nos remerciements au fermier, (sa femme a été blessée dans la nuit), nous partons sur la route couverte de cartouches vides, d'éclats, de tanks brulés. Nous ne sommes pas très fiers, car où sont-ils les verts ? Nous ne voyons rien.

En coupant à travers champ, nous passons près d'une batterie anglaise, une décharge nous jette tous a terre, heureusement papa est avec nous.

Deux femmes et une petite fille crient, papa énervé nous entraîne maman et moi, tant pis, nous repartons seul. Nous arrivons à Anguerny sans encombre chez Mr Mohan, pilote réfugié là, depuis le bombardement du 27 avril.

Là, c'est le paradis ! Nous pouvons enfin manger, nous laver et nous coiffer, nous sommes chiffonnés, pleins de terre...mais sauvés !!

Maman tient toujours son sac contre son cœur ! C'est que nous n'avons plus que cela ! Nous repartons pour Lion, en route, nous rencontrons un régiment de Français de Montréal. Ils nous gavent de gâteaux, et de bonbons.

Dimanche midi la route est enfin libre, nous pouvons partir, quelle joie ?

Mais ce bonheur ne dure pas, nous appréhendons l'arrivée à Lion !

*Page 48  
cote de Nalle*

Le trajet est plus gai tout de même, les soldats nous distribuent: cigarettes, chocolat ; je suis toujours pieds nus, un amour de petit Tommy m'apporte ses chaussons, je lui saute au cou, car il me rend un grand service. Le voilà tout content et moi aussi je vous assure.

Lion approche !... Personne à la maison, elle est debout au moins.

9

Je cours chez Mme Beaudoux qui habite un peu plus loin.

Bonheur et miséricorde ! Alléluia ! Madeleine est là !!!

Après une heure d'épanchements nous voilà chez nous et la pauvre a son tour nous raconte ses misères.

Quand elle a quitté la tranchée, elle s'est trouvée devant un détachement d'Anglais. Les obus sont arrivés et tout le monde a été dispersé.

Un Anglais l'a poussée dans le parc du château où elle s'est trouvée nez à nez avec les Allemands faisant leur sortie. Drôle de minute pour elle.

Entourée d'Anglais, et d'Allemands parmi la fumée les cris et les balles, derrière les arbres du parc elle a trouvé une tranchée remplie de civils, elle est restée jusqu'au soir, et quand les anglais ont pris le château elle est sortie, a couru jusqu'à notre abri.. pour se trouver devant un masque et un casque allemand restés dans le fond.

Heureusement Mme Beaudoux était là, elle l'a recueillie, morte de peur le pays était vide, tout le monde était dans les trous, elle non plus n'avait pas mangé, elle n'avait ni tickets, ni argent puisque maman avait tout.

Elle se demandait elle aussi ce que nous étions devenus.

Voilà le débarquement tel que nous l'avons vécu ! Le reste a été plus calme, nous sommes rentrés à Riva vers le 15 juin.

10

Entre Lion et Riva les dunes étaient transformées en champ de bataille, un dépôt de munitions avait sauté dans la nuit du 6 au 7, avait brûlé l'herbe sur plus d'un km. Ouistreham était très endommagé, le port très abîmé, le quartier de l'Yser calciné ! 20 morts au port, des dégâts aussi du côté de chez Debled, vers le village et dans la grève. Mais cela aurait pu être pire.

Les Allemands restés à Merville et Sallenelles de l'autre côté de l'Orne, canardaient sans répit sur Ouistreham, cela dura jusqu'au 20 août.

J'ai repris mon travail au bureau de poste, j'y étais seule jusqu'au 20 août.

## La poste

Le patron était parti le 5 juin et n'était pas rentré.

Yvette Hue, nommée depuis le 1<sup>er</sup> juin avec moi a été tuée dans la nuit du 5, au port avec Mme Carpentier et Mlle Lefèvre épicière.

Dans le même coin Mme Hardy son mari blessé meurt sur un L.S.T en partance pour l'Angleterre, Mmes Bitter, Gehrman et son mari, Tabourel et sa femme Bonnel et son fils. Il y a d'ailleurs à Ouistreham plus de cent morts pendant cette période de guerre, ce qui n'est pas mal pour un village de 2500 habitants à l'époque. Notre maison était très abîmée, nous retournions couché à Lion.

Jusqu'à fin août, beaucoup d'animations, des soldats partout, ils sont très gentils d'ailleurs.

Le 6 septembre, nous sommes enfin revenu, car le pays était calme.

Petit à petit les nouvelles sont venues de partout, les gens sont rentrés au pays et la vie a repris.